

LES GRANDES VEDETTES DU DISQUE

Un entretien avec Ninon Vallin

« O tenir dans mes mains le rossignol quand il chante ! »

PAUL DROUOT.

« EURYDICE DEUX FOIS PERDUE.

Il n'est point d'ambition moins aisément réalisable que celle de joindre Ninon Vallin. Les gazettes ont à peine signalé sa présence à Biarritz que déjà la voilà repartie pour Oslo, vous achevez seulement d'apprendre son retour d'Amérique quand le Midi de la France l'applaudit de nouveau. En février, l'Espagne l'attend, et aussi l'Angleterre, avant que la revoie l'Europe Centrale. Le chanfre ailé du bocage vendômois,

« Qui va de branche en branche à son gré voletant »

est plus facile à saisir que sa sœur prédestinée, par qui le monde entier aura bientôt goûté les plus pures délices et reconnu les plus émouvants prestiges de l'art vocal français.

Cependant — nous croiriez-vous, compositeurs qui l'accablez sans discrétion de vos effusions mélodiques, admirateurs fanatiques qui la harcelez sans bonheur, impresarii qui courez après elle sans espoir — nous avons pu rencontrer l'éternelle fugitive. Ne nous faisons pas d'illusions : c'est plus à son amitié attentive qu'à notre habileté — ou à notre patience — que nous devons cette rarissime faveur.

■

« Vous me demandez si j'aime le phonographe ? » s'étonne notre inoubliable Louise à la question — pour le moins saugrenue — que nous lui avons posée. « Voici ma réponse ». Et, comme le guerrier montre ses brisques, Ninon de mettre sous nos yeux la liste des innombrables disques qu'elle a enregistrés.

« J'ai transmis à la cire tous les grands airs du répertoire dramatique, les pages les plus répandues des classiques du chant, et aussi beaucoup de mélodies, voire même de simples romances, depuis la « Chanson triste » jusqu'à la simple « Sérénade », de Braga que m'ont reprochée tels critiques farouches. Pourquoi cependant dédaigner de parti-pris ces cor diales musiques, qui bornent et résument les aspirations lyriques de tant d'âmes naïves ! Au moins le souffle qui les anime garde-t-il le mérite de la sincérité.

« Lesquels préfère-je ? Comment le savoir ? J'ai débuté en 1916 devant l'appareil enregistreur. Avec quelle émotion ? La même que celle qui me traverse encore et me force à meurtrir le mouchoir que je ne puis m'empêcher de tenir dans la main pendant l'épreuve, la même qui me place dans l'impossibilité de chanter ici sans regarder ma partition. La moindre erreur y prend un caractère définitif d'une telle gravité ! Au théâtre, au concert, l'entraînement de l'action dramatique, la chaleur du discours excusent — s'ils ne les provoquent pas — ces fautes vénielles ; mais devant le disque, témoin irrécusable, qui paraît avoir prêté serment devant l'éternité, quel sang-froid ne faut-il pas garder ? »

Nous songeons en effet, à part nous, à la honte que telles cantatrices traîneront toujours après elles pour une sonorité revêche ; à l'accrochage, par certains pianistes, de la quadruple croche en apparence la moins redoutable. Nous-mêmes nous avons cédé souvent au malin esprit qui nous poussait à revenir en arrière pour surprendre une fois de plus la défaillance que nous avions remarquée ; il n'est pas jusqu'à un soupir trop violent, une respiration

